

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Il est long le chemin
De l'amour dans la ferraille de Roch Carrier

Gilles Pellerin

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, G. (1985). Review of [Il est long le chemin : *De l'amour dans la ferraille* de Roch Carrier]. *Lettres québécoises*, (37), 24–26.

Roman



par Gilles Pellerin

Il est long le chemin

De l'amour dans la ferraille

de Roch Carrier¹

Depuis *La Guerre, yes sir!*², on s'entend généralement pour prêter à Roch Carrier les qualités d'un conteur, c'est-à-dire la faculté d'aménager la réalité autour de personnages forts, bavards, volontiers gouailleurs, cela dans la langue idoine. On est toujours assez loin de cette fameuse économie de moyens prônée en certains lieux. Au contraire, le verbe se porte haut chez Roch Carrier et la scène ample, même quand il s'agit de décrire la petitesse ou la misère.

L'ampleur est précisément une des caractéristiques immédiates de son plus récent roman, *De l'amour dans la ferraille*, de celles qui se voient à l'oeil nu et sur lesquelles tout le monde se met d'accord avant même de l'avoir lu. Cinq cent quarante-quatre pages, on en convient d'emblée, c'est costaud. Et pas de tricherie là-dedans, pas de pages blanches pour faire joli! Que du texte. Depuis Beauchemin (et en attendant Beauchemin), on a assez peu vu semblable *brique*. Quiconque se pique d'écouter Mahler ou Monteverdi afin d'étaler son tonus marathonien aura flairé la bonne affaire: *De l'amour dans la ferraille* a toutes les chances d'être un des beaux exploits de lecture de cette dernière année. J'entends par là que la plupart des lecteurs feront la distance. C'est d'autant plus louable que le roman de Carrier n'obéit pas aux lois du thriller qui ont la fâcheuse propriété d'étirer les soirées en apparence inoffensives jusqu'au matin. En effet, l'amorce dramatique n'a rien de bien palpitant puisque toute l'action tourne autour de la construction d'un tronçon de route dans les Appalaches à la veille d'une élection. L'astuce de l'auteur consiste à établir une série de relais



Photo: Athé

via des personnages secondaires de telle manière que le roman, très rapidement, se dévide dans toutes les directions et que le raccord des actions semble tenir davantage de l'humeur du moment d'écriture que de la structure préalablement établie.

Bien sûr il émerge du roman des personnages plus importants pour qui le tour de piste n'est pas limité à un chapitre ou une phase de la saison électorale. Parmi ceux-ci figure le Cheuf, jamais désigné autrement que par cette toute-puissante dénomination ou par son identification au Bon Parti, Cheuf que chacun aura reconnu comme une transposition de Maurice Duplessis. Oui, l'enfer est rouge et le ciel bleu, on n'y coupe pas. Roch Carrier déclarait d'ailleurs ceci à Bernard Gilbert dans une entrevue diffusée à Québec par CKRL-MF, le 17 décembre dernier.

La période duplessiste est vraiment le fond du décor mais je dois dire, comme je l'ai déjà mentionné, qu'on ne prête qu'aux riches. Alors j'ai prêté à Duplessis des choses qui n'étaient pas vraiment de lui. Je n'ai pas voulu écrire une reconstitution historique de la période de Duplessis. Ce n'est pas ma façon de travailler. [...] Ce qui m'a intéressé dans Duplessis, c'est que c'est probablement le seul homme qui s'identifie au pouvoir pour les Québécois, le seul homme qui suscite en nous la pensée de pouvoir.

Ces propos indiquent assez à quel point l'esprit de Duplessis plane sur les eaux. Si on le voit peu, en revanche on le sent partout, on le devine sous les visages alternés du lucre, de la peur, de la foi. Il est présent dans le secret des alcôves et des consciences autant que dans les ban-

nières et les discours. La foi vient-elle à baisser qu'on le voit accorder au village de Saint-Toussaint-des-Saints un bout de chemin, c'est-à-dire des emplois à ceux qui, pour faire honneur à nos bienséantes moeurs démocratiques, iront mettre le ixe à la bonne place le jour de l'élection.

L'allusion à Maurice Duplessis pose la question du référent, référent auquel il ne faut probablement pas prêter davantage d'importance que ne lui en accorde l'auteur dans sa déclaration d'intention. Avec lui j'insiste pour faire de son roman évocation d'une période plutôt que d'un homme. La nuance loge dans la fiction et elle est de taille puisqu'elle permet la création d'un journal de la capitale, *La Province ensoleillée*, qui s'attarde moins à ressembler au *Soleil* qu'à un journal parfaitement inféodé au Pouvoir. Cela amène aussi des raccourcis politiques utiles pour ce qui regarde la représentation de la corruption, de la vérité, de l'idéalisme. Dans ce registre, on jugera peut-être un peu fluette, par exemple, la vision de la liberté de presse selon laquelle il importe de révéler au public que l'attribution du contrat de voirie de Saint-Toussaint-des-Saints repose sur une faveur consentie au ministre par l'épouse de l'entrepreneur choisi. Aussi bien dire que sur des questions de cette nature (je parle de la vérité et non des interpénétrations de la conjugalité et de l'entrepreneurship), le roman s'en tient à des motifs dramatiques facilement lisibles, sans risquer la densité idéologique.

Il arrive toutefois que la somme de ces motifs aboutit à un résultat attendu: *De l'amour dans la ferraille* s'ajoute à tous ces livres qui ont réduit le règne de Duplessis à un système politique entièrement fondé sur le patronage et centré sur la personne du Cheuf³. Je n'ai ni vécu ni étudié cette période de notre histoire de sorte que je ne m'estime pas autorisé à juger de la validité socio-historique du type de lecture d'une époque et d'une société que nous proposons le roman de Roch Carrier. Mais peut-être y a-t-il moyen d'expliquer l'attrait qu'exerce l'habitat de l'arrière-pays sur plusieurs de nos romanciers actuels par le fait que le village repose sur un corps social où chaque élément est facile à discerner. Ouvrez l'un ou l'autre de ces romans de la terre comme on les écrit maintenant et vous verrez se déployer une structure sociale d'une cohérence et même d'une cohésion



presque parfaites. Chaque élément est à sa place, chaque personnage remplit le rôle auquel il a été socialement et narrativement assigné: le curé, le député, l'épouse, l'ivrogne, le cultivateur, le grippe-sou, le vieillard, l'enfant, le miséreux, la vieille fille. Il est certain que la société moderne est à cet égard moins diaphane. Le pouvoir s'est déplacé, en termes mécaniques on dirait qu'il s'est démultiplié, des vides sont apparus (dénatalité, chômage, exode urbain par classes d'âge, mise au rancart des plus âgés). Et je ne parle pas des mutations qui ont transformé la ferme de pépère en exploitation agricole.

Je ne pense commettre aucune hérésie en disant que le roman, comme système de représentation, est affaire de cohérence. Il s'édifie le plus souvent à même des structures claires, à défaut de quoi la critique se lève pour pester. On exige l'unité de ce microcosme qui envahit nos consciences pendant cinq heures et qui, dans les meilleurs cas, n'en repart pour ainsi dire jamais. Dans cette foulée on parle des romanciers comme de demiurges cherchant, par personnages interposés, à recréer l'unité perdue. La suite devient saprement philosophique et l'on s'y perd un peu. Il reste qu'il s'établit un lien de corrélation entre le microcosme romanesque et le microcosme social.

De l'amour dans la ferraille est précisément un de ces romans de la cohérence. D'abord les personnages, dans la marge de volonté qui leur est consentie

par le travail de fiction, ne visent que cela. D'autre part, dans la délimitation des personnages, c'est-à-dire au niveau qui relève cette fois-ci de l'ordonnateur suprême qu'est l'écrivain, les choses sont claires, la coupe sociographique de Saint-Toussaint offre l'image d'une société québécoise complète, idéale, équitablement distribuée, avec suffisamment d'acteurs pour jouer de manière très convaincante des scènes de procession, de fête foraine, de combat d'oeufs pourris. Si les personnages secondaires succèdent d'une manière digressive, ils n'ont en revanche la plupart du temps qu'une idée en tête et le roman se charge de la mener à terme, pour le meilleur ou pour le pire. C'est peut-être d'ailleurs dans ces excroissances que logent les meilleurs moments du roman, dans les folies, fantasmes, lubies, souvenirs de Trophyme Laroche, Téton Lachapelle, Charlemagne Saint-Ours. Du moins ces personnages périphériques me semblent plus justes que ceux qui suivent la trame principale de plus près: le trio des colombes⁴, l'entrepreneur Nino Verrochio, le curé Fourré (comme les choux à la crème), le «ministre du comté». À ceux-ci l'auteur a donné une épaisseur qui confine à l'archétype (l'ambition, la vassalité, la naïveté entendue, l'idéalisme prolix, la corruption). La démarche, souvent appuyée, y perd en originalité.

J'ai déjà invité à considérer le référent avec prudence, à ne pas trop vite imaginer que le roman de Roch Carrier puisse être la révélation tardive des secrètes et accablantes aventures de Maurice Duplessis. La galerie des personnages, portant des noms comme Malice Blanchette, Poutine Lachance ou Mozusse Chabot est garante de fantaisie. Comme, par ailleurs, on entre de plain-pied dans le domaine de l'archétype et que la tentation de l'allégorie est toujours présente, il s'ensuit que l'oeuvre ne peut pas davantage être considérée comme une chronique régionaliste des années duplessistes. Semblable lecture, soucieuse d'exactitude historique ou même diachronique, ne tiendrait pas le coup devant ce qui frôle l'anachronisme et l'achronie sans que l'on en soit le moins du monde affecté. Certaines séquences en effet prennent une expansion telle qu'elles mettraient en péril la coordination temporelle d'un livre qui s'afficherait comme roman historique où les règles

sont, même dans le cadre de la fiction, assez rigides, trop en tout cas pour les propensions à la digression de Roch Carrier.

Encore là, le roman pour touffu qu'il puisse paraître, ne déroge pas à la ligne de cohérence qui a été tracée de la manière la plus claire, qui soit, c'est-à-dire par le biais de la métaphore du chemin. Cette route que l'on construit à Saint-Toussaint permet la focalisation des péripéties, avanies, ambitions, supputations, tractations, elle permet de mesurer le temps et la fidélité au Cheuf. Elle est surtout une parabole sortie tout armée de la cuisse de Jupiter, parabole polysémique pouvant servir à discrétion pour chacun ayant des prétentions à la sagesse: cette route mène au ciel, au pouvoir, à l'âge adulte, à l'aube d'une ère nouvelle. Et à la mort. Comme si le roman n'était déjà pas suffisamment pourvu de personnages qui, comme le curé, le ministre et les journalistes, ont la sagacité proluxe, la narration renchérit sans cesse, surtout sans crainte de l'étirement et de la redite. On se dit alors qu'il est long le chemin! Mais comme l'auteur a l'intelligence de disposer un cul-de-sac (dont je me garderai de préciser la teinte électorale) au bout de son chemin, la farce triomphe finalement. La dernière phrase du roman semble indiquer que l'oméga n'est pas pour tout de suite: «Tout allait commencer» (p. 544). □

1. Roch Carrier. *De l'amour dans la ferraille*. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1984, 544 p.
2. Roch Carrier. *La Guerre, yes sir!*. Montréal, Éditions du Jour, 1968, 124 p. Un premier livre, *Jolis deuils*, recueil de contes, avait paru en 1964.
3. Comme Roch Carrier cherche constamment à recentrer l'action à Saint-Toussaint, il coupe court à l'identification référentielle qui aurait pu, par exemple, nous servir des calques de Georges-Émile Lapalme ou de Joseph Charbonneau et, pire, nous prédire la Révolution Tranquille!
4. L'un des trois compères s'appelle Innocent Loiseau. Les lecteurs de Philippe Hamon («Pour un statut sémiologique du personnage», *Littérature* no 16, 1972), habitués à considérer a priori le personnage comme un signe et non comme une entité entièrement redevable à la *mimesis* anthropomorphe, auront immédiatement flairé le potentiel allégorique du personnage.

Roman
par Gilles Pellerin

Vivement la vie!

de Jean-Yves Dupuis

La production narrative des dernières années a levé le tabou sur l'inceste¹. Toutefois, le ton restait dans l'ensemble plutôt grave. Le roman de Jean-Yves Dupuis, son premier, *Vivement la vie!*², se démarque sur ce point puisque jamais le délicat sujet de l'inceste n'est traité sur le mode tragique. Il n'emprunte pas davantage d'avenue psychanalytique, anthropologique ou toute autre voie qui serait d'ordre explicatif, à tel point que les lecteurs risquent de se demander très longtemps quel est le propos du roman. La ligne dramatique est plutôt modulée au gré de la conscience des personnages

qui, justement, ne sont conscients que bien tard du caractère incestueux de la relation vécue par Julie et le narrateur, son frère. Que cette relation soit située sur l'axe horizontal soeur/frère (plutôt que sur l'axe vertical père/fille), à l'exclusion de toute violence, dans le consentement mutuel, n'est peut-être pas étranger à cette situation.

Le récit est découpé sous forme de journal ou plutôt de carnet de notes sur la vie de tous les jours, carnet tenu par un jeune homme dans la vingtaine dont la vie avec sa blonde Marie est entrecoupée de retrouvailles familiales, sinon envahie par ses soeurs Francine, Catherine et Julie, la cadette. Bien sûr, le point de vue est partial mais cet attribut me semble moins important que l'indifférence générale du ton. Il s'ensuit que l'inceste, loin de surgir brusquement comme une blessure ou comme une fatalité, survient comme par glissement. S'il y a blessure, elle est infligée aux aînées et à Marie et non pas à Julie ou au narrateur³.

Les conséquences de ce regard indifférent sont plus lourdes quand on délaisse le niveau des personnages pour celui du discours. De même que le narrateur raconte des événements qui semblent n'avoir sur lui aucune prise, le récit n'adhère à rien de bien tangible. Il se confine à peu près toujours dans l'anecdote et le dialogue de service. Rien ici n'a de consistance, tout est inféodé à une suite d'actions (sans cette densité qui,

